Ami du Clergé du 1er juillet 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — **XXXIX.** 7e Dimanche après la Pentecôte : La Providence, 225.
Retraite mariale pour religieuses. — **XX.** La mort et l'Assomption de la Sainte Vierge, 227. — **XXI.** Le Couronnement de Marie. Conclusion, 228.
Lectures bibliques. — I. Abraham : II. L'Alliance (suite), 229. — III. Le fils de la promesse, 230.
En lisant. — Qualités de l'apostolat des laïques, 232.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

XXXIX

7e Dimanche après la Pentecôte

LA PROVIDENCE

O Dieu dont la Providence est infaillible en ses décrets, écartez de nos voies tout ce qui peut nous nuire, accordez-nous tout ce qui nous est bon.

En bref : **Divine Providence, gouvernez nos vies.**

L'Eglise ne se lasse pas de rappeler à ses fidèles les exigences du Baptême, qui les a engagés dans les voies heureuses de leur destinée d'enfants de Dieu.

Aujourd'hui, ses enseignements épars à travers de très beaux textes liturgiques, se ramènent à ceci : « Sous la conduite de la Providence et avec son secours libérez-vous du péché, servez Dieu ».

Faisons donc, ce matin, un acte se foi dans la Providence et apprenons de l'Eglise ce qu'il faut lui demander.

I. — *Acte de foi en la Providence*

1. — **Il y a une Providence.** Elle est aussi certaine que l'existence même d'un Dieu créateur de l'univers. Car la Providence de Dieu n'est autre chose que **la permanence de l'acte créateur.** « Mon Père ne cesse d'agir et moi aussi j'agis » (Jo., V, 17). Ce Père, étant éternel, c'est tout un pour lui que d'appeler à l'existence toutes les pièces de l'univers et de les faire fonctionner ; de **prévoir** l'ordre du monde et **d'y pourvoir.** C'est à cause de l'infirmité de notre intelligence que nous devons nous représenter séparément l'acte créateur et l'acte providentiel. « Toutes les perfections de Dieu, dit S. François de Sales, ne sont qu'une perfection ».

2. — **Cette Providence assure l'ordre du monde.** Quand les savants découvrent quelqu'une des lois de la nature, ils ne font que prendre sur le fait l'action éternelle de la Providence. Bien avant qu'ils ne les aient formulées, l'Esprit-Saint les avait révélées aux psalmistes en son langage poétique.

Dieu couvre de nuages les cieux et prépare la pluie pour la terre.
Il couvre les montagnes de verdure pour le bien de l'homme (Ps. 147, 8-9).
Tes créatures attendent de toi que tu leur donnes à temps la nourriture (Ps. 104, 23-30).
Tu ouvres la main et, bienveillant, tu rassasies tout ce qui vit (Ps. 145, 16).

S. Paul, à son tour, enseigne aux païens d'Asie (Act., XIV, 16-17) ou à ceux d'Athènes (XVII, 25) « que c'est Dieu qui dispense pluie et saisons bienfaisantes, qui donne à tous vie, souffle et toutes choses... que c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement, l'être ».

3. — **La Providence accorde à l'homme une sollicitude toute paternelle.**

C'est pour nous qu'il gouverne l'univers, car c'est **par nous** que la Création lui rendra gloire. Voilà pourquoi S. François de Sales définit la Providence : « l'acte par lequel Dieu veut fournir aux hommes et aux anges les moyens nécessaires ou utiles pour atteindre leur fin ». On dit « gouverner c'est prévoir ». C'est donc en vue du bonheur parfait réservé gratuitement à tous les hommes et aux anges, que Dieu dispose souverainement toute la Création.

Jésus l'avait déclaré quand il représentait à ses auditeurs la tendresse du Père céleste veillant sur toute créature et, à **plus forte raison,** sur chacun de nous : « Pas un cheveu ne tombe, etc. » (Mat., V, 25-32, X, 29-31). Et quand il évoque la scène du Jugement, il prête au Roi qui siège pour juger (c'est lui-même) ces paroles : « Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du Royaume **préparé pour vous** depuis la fondation du monde ». Eternellement, la Providence ordonne la création au bonheur de ses fils et « prépare » le Royaume. Comment ? En dirigeant à ses fins toutes bonnes le cours de l'histoire.

Rappelons-nous l'accent si tendrement filial de Jésus quand il parle de la Providence : **Dieu est Père** ; il est le **Père qui est dans les Cieux,** et **qui nous suit** d'un regard si vigilant et si pénétrant qu'il semblerait à chacun qu'il est à lui seul son unique souci. (Voir textes d'Isaïe ou des Psaumes qui préludent à l'amoureuse prédication de Jésus (Is., XLIX, 15, Ps. 139).

4. — **Cette Providence est infaillible.** Rien n'échappe à sa vigilance et ne saurait paralyser son action. Ce que Dieu, de toute éternité, a prévu et décrété, doit s'accomplir. En dépit de notre liberté, qu'il nous a donnée pour collaborer avec lui et qui, trop souvent, contrarie son gouvernement, Dieu viendra à ses fins, c.-à-d. nous conduire à la possession de ce Royaume « préparé depuis la fondation du monde ».

Voyez le peuple juif. Vingt fois, il a été menacé de ruine par les grands empires voisins : il a duré tant qu'il était nécessaire pour préparer la venue du Christ. Tout au long de son existence, il a trahi son Dieu, comme une épouse adultère qui se tournait vers les idoles. Pourtant, à l'heure marquée, Jésus a pu paraître : et le monde méditerranéen était préparé à le recevoir par une formation morale et religieuse suffisante pour les âmes de bonne volonté.

Et la Providence n'est pas moins infaillible en nos cas particuliers. Certes, il est des heures désespérées dans nos vies. La souffrance ne les épargne pas, ni, hélas ! le péché. Pourtant S. Paul peut dire : « A ceux qui aiment Dieu, tout tourne à bien », car la Providence, infailliblement fait tout tourner à leur bien, « même les péchés », ajoute S. Augustin. Si le recul de l'expérience est insuffisant pour nous en convaincre, en notre cas la foi suffit pour nous rassurer et fonder une confiance inébranlable. Voyez l'Eglise, l'Israël spirituel, si souvent secouée par les tempêtes du dedans et du dehors, et qui survit, et qui remplit son rôle de relai de la Providence pour nous conduire au but.

Il est facile de trouver dans nos souvenirs personnels bien des raisons de faire crédit à la Providence. Que de fois les crises se sont dénouées bien plus heureusement que nous ne pouvions l'espérer. « Ames de peu de foi », reprenons le mot de la Sagesse (III, 1) : « les âmes des justes sont entre les mains de Dieu : voilà pourquoi elles sont en paix ».

II. — *Que faut-il demander à la Providence ?*

« Ecartez, Seigneur, ce qui peut nous nuire et donnez-nous ce qui nous est bon ».

Quelle plénitude dans la sobriété de ces formules !

1. — « **Ecartez ce qui peut nous nuire** ». Formule très vague. C'est comme un chèque en blanc. Qu'allons-nous y inscrire ? « Epargnez-moi l'effort, la maladie, la trahison de mes amis, la guerre, etc. ? » Oui vraiment. Si c'est dans les vues de la Providence, nous pouvons le demander. Mais, en réalité, **cela seul peut nous nuire qui menace notre salut éternel.** Or, (nous l'avons constaté) loin de nous nuire, et d'être opposées à la conquête du Ciel, la souffrance ou physique ou morale, c.-à-d. les épreuves sont « permises par Dieu », par lui ordonnées à notre salut. Qu'elles aient pour raison d'être de nous châtier ou de nous purifier, qu'elles soient expiation ou promotion, elles appellent de notre part une collaboration généreuse qui, voulue par la Providence, participe de son infaillibilité. Immanquablement, celui qui porte sa croix avec Jésus, se sauve ; il acquiert par des douleurs transitoires une gloire éternelle.

Alors qu'est-ce donc qui « peut **vraiment** nous nuire ? » Le péché et tout ce qui est cause de péché.

— a) **Le péché.** Voilà le seul mal, le seul qui nous fait manquer notre vie. Il est **le mal.** On ne saurait trop insister sur cette vérité de nos jours. C'est pourquoi l'Eglise ne perd pas une occasion de ranimer en nous le sens du péché. Rappelez-vous les lignes de S. Paul, que nous avons lues tout-à-l'heure : « Dans le passé, (il s'adresse à des païens fraichement convertis) vous aviez livré vos corps à l'esclavage de l'impureté et du péché et vous vous enfonciez dans le mal... Quel fruit avez-vous récolté de ces actes qui vous font rougir ? Leur aboutissement, c'est la mort ».

Le péché est donc un irrémédiable **échec** : déchéance honteuse, dégradation de l'image de Dieu en nous, perte de notre essentielle dignité ; puis, au bout du compte, la mort éternelle. Alors, Seigneur, plutôt souffrir, plutôt mourir que de pécher. Seigneur, écartez de ma route ce péché.

— b) **Tout ce qui mène au péché.** Dieu respecte notre liberté. Mais il se peut que, dans le gouvernement de l'univers, la Providence tourne certains événements à notre salut, comme s'il était son unique souci. C'est ce que N.-S. nous fait demander avec une filiale audace : « Ne nous induisez pas en tentation ! » Nous ne saurons qu'au ciel les dangers que la main miséricordieuse de Dieu a écartés de notre chemin. Nous sommes si fragiles ! Du moins, ayons l'humilité de l'avouer. Défiance de soi, confiance en Dieu, voilà les deux points de notre programme d'enfants de Dieu.

Défiance des autres, aussi. Jésus nous met en garde contre les « loups déguisés en moutons ». Qui sont-ils ? Tous ces prêcheurs de bonheur terrestre, qui présentent un idéal de vie où Dieu n'a aucune part, où seul compte tout ce qui flatte la vanité ou la sensualité ! Cela peut nuire et à vous et à vos enfants. S'ils savaient leur faiblesse, ils tendraient vers vous les mains en vous criant : « Ne nous laissez pas entrer en tentation ! »

2. — **Accordez-nous ce qui nous est bon.** De même qu'il n'y a qu'un mal : le péché, il n'y a qu'un bien : Dieu. Le sens de Dieu va de pair avec le sens du péché. Celui-ci est comme l'envers de celui-là. « Cherchez d'abord le Royaume », c.-à-d. la compagnie de Dieu, le reste viendra par-dessus le marché.

Ce qui nous est bon c'est donc, essentiellement, la présence des trois Personnes de la Trinité en notre âme, comme un acompte du bonheur céleste. C'est « **l'état de grâce** ». C'est, ensuite, les secours surnaturels de la Providence, ces grâces de tous les instants qui éveillent ou renforcent nos désirs généreux, les pensées de la foi, les déterminations résolues, tout ce qui nous arme contre la tentation. A condition de ne pas « tenter Dieu », de ne pas « éteindre l'Esprit-Saint », nous sommes assurés que, pour peu que nous le lui demandions, la Providence nous gouvernera infailliblement. Puisque nous y consentons, puisque nous lui confions notre liberté. Dieu nous fera traverser sans dommage cette mer orageuse où nous sommes embarqués. Le meilleur emploi que nous puissions faire de notre liberté. c'est de la soumettre au joug suave du Christ, c'est de nous mettre, comme dit S. Paul, « au service du bien, pour vivre au service de la sainteté ». Si Jésus nous a affranchis de l'esclavage maudit du péché, ce n'est pas pour livrer à tous les dangers une liberté sans frein, c'est pour la transférer à « l'esclavage de Dieu, dont le fruit c'est la sainteté ». Il nous le dit d'une façon définitive : « Celui qui fait la volonté de mon Père du ciel, celui-là entrera dans le Royaume des cieux ».

Quand nous prions : « Que votre volonté soit faite », nous demandons « ce qui nous est bon », d'abord parce que la volonté de notre Père, c'est que nous soyons saints, c.-à-d. à lui consacrés et, déjà, promis au bonheur qui couronne cette consécration. Ensuite, parce que nous ne pouvons demander que sa volonté soit faite sans que nous y ayons notre part, donc sans que nous y ayons la grâce de faire cette volonté. Dieu ne peut refuser une telle grâce à qui la demande humblement. Car cette demande ouvre la porte de notre âme à ce qui est directement ordonné à notre bonheur : — l'amour de Dieu pour ses enfants d'adoption.

* *

Voilà la meilleure prière ; elle répond à tous nos besoins véritables, y compris ces biens temporels, que Dieu veut nous accorder **s'ils sont dans sa ligne.** Tel est le surcroît dont parle Jésus. Demandez le ciel, demandez la grâce de le conquérir de haute lutte. Ne demandez que cela. Dieu a le cœur trop paternel pour ne pas y ajouter toutes les « gâteries » **possibles.**

N'oubliez pas que, soumis à la Providence pour votre compte, vous êtes constitués, d'autre part, comme des relais de cette Providence, dans toute la mesure où « vous avez charge d'âme » : parents à l'égard de leurs enfants, patrons pour vos ouvriers, fonctionnaires, agents d'un Etat qui n'est pas la Providence dont rêvent tant d'hommes aujourd'hui, mais l'Etat dont Dieu veut faire un instrument de sa Providence.

S'il y a tant de malheureux, tant de misères ici-bas, n'accusons pas la Providence. Voyons seulement tous nos refus de collaborer à l'œuvre divine, et essayons d'être désormais plus fidèles.

RETRAITE MARIALE POUR RELIGIEUSES

XX

LA MORT ET L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE

Localisation. — La Sainte Vierge est-elle morte à Jérusalem ou à Ephèse ? Nous l'ignorons, et sommes réduits aux probabilités. Il est toutefois permis de trouver plus probable l'opinion favorable à sa mort à Jérusalem. Toujours est-il que son Tombeau est très vénéré en cet endroit. Il se trouve au-delà du torrent du Cédron, au pied du mont des Oliviers. Quand on a franchi le seuil du monument, on descend une vingtaine de marches et on rejoint dans l'obscurité une construction de marbre semblable au tombeau du Saint-Sépulcre. On éprouve là des grâces de choix : le souvenir d'une si sainte mort, suivie de la glorieuse Assomption, pénètre le cœur de consolations célestes. On ne pense plus à la terre, mais à la vraie Patrie du ciel, où notre Mère nous attend.

C'est une grâce semblable que nous éprouvons en méditant chaque soir l'avant-dernier mystère du Rosaire : désir de rejoindre Marie au ciel, et pour cela préparation à une mort semblable à la sienne.

On peut, certes, vivre saintement sans penser souvent à la mort, et surtout — nous le verrons — sans s'en effrayer : seule la charité importe. Mais précisément le souvenir de notre mort est normalement un excellent moyen de développer en nous cette vertu théologale :

« Ce qui détermine notre attitude en face de la vie, ce qui oriente pour ainsi dire tout notre comportement humain, c'est l'idée que nous nous faisons de la mort » (Dom Jean Hild).

I. — *Le mystère de la mort*

Nous qui sommes chrétiens, nous sommes peut-être tentés d'oublier la grâce immense que nous avons d'être renseignés sur le mystère de la mort. Habitués au déluge de lumières que nous donne la foi, nous trouvons que cela va de soi. Hélas ! Combien de milliards d'êtres humains n'ont pas eu notre bonheur, et combien peut-être ne l'auront pas ?

Chez les païens de l'antiquité et chez ceux de notre époque, la mort est considérée ou bien comme une fin absolue, ou bien comme le passage à un état de vie diminuée que l'imagination se représente comme elle peut. Beaucoup n'ont pas la notion de l'immortalité proprement dite, et croient que s'ils subissent des sanctions dans l'autre vie, elles ne dureront pas toujours. Cela explique la désinvolture avec laquelle au cours des guerres actuelles certains peuples (par ex. les Japonais, les Annamites) vont au-devant de la mort. N'admirons pas ce « courage », puisqu'il est basé sur une erreur trop tragique.

Les croyances des Hébreux et de leurs descendants n'étaient guère plus exactes. Le shéol hébreu ressemble beaucoup à l'hadès homérique. « Pour un sémite, âme et corps sont tous deux matériels, quoique inégalement, et tous deux atteints par la mort » (P. Féret). Jusqu'à l'époque qui précéda immédiatement Notre-Seigneur, la littérature biblique porte des traces de cette ignorance : témoin le pessimisme de l'Ecclésiaste. C'est à peine si, çà et là, d'autres textes légaux ou prophétiques donnent quelques lueurs sur le caractère réel de l'au-delà. Rien d'étonnant à cela : le ciel n'était-il pas réellement fermé à l'humanité ?

Aussi la lumière ne vient-elle qu'*avec Jésus-Christ,* mais fulgurante, aveuglante, telle qu'aucun mortel n'aurait raisonnablement osé la soupçonner. Grâce à lui, nous savons que l'âme est immortelle, que son bonheur, comme son châtiment, seront sans fin ; que ce bonheur n'est autre que la participation à la vie même de Dieu ; que ce châtiment est si terrible que l'on ne peut se l'imaginer que sous les couleurs les plus sombres.

Ce qui transforme la perspective du tout au tout, c'est la mort et la résurrection de Jésus-Christ :

« Par la mort, il a ruiné celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, et délivré tous ceux qui, durant toute leur vie, étaient tenus en esclavage par la crainte de la mort » (Héb., II, 14-15).

« Ne crains pas ! Je suis le premier et le dernier et le Vivant. Et je fus mort, mais voici que je suis vivant pour les siècles des siècles, et que je possède les clefs de la mort et de l'enfer » (Apoc., I, 18).

Tout est là. Nous appartenons à un Chef vivant dans l'éternité, et qui nous communique dès maintenant sa vie divine. Pour nous la mort n'est qu'un passage, pénible à un certain point de vue, mais qui nous conduit à un bonheur ineffable.

Aussi est-il normal de voir surtout dans la mort du chrétien cet aspect de bonheur ; et les premiers Pères de l'Eglise n'y ont pas manqué. Pour eux, 1°, « la mort n'est plus redoutable » ; et 2°, « si paradoxal que ceci paraisse au premier abord, elle devient souverainement désirable » (P. Daniélou). Témoin les accents de S. Ignace d'Antioche, suppliant les chrétiens de Rome de le laisser mourir pour qu'il parvienne à la vraie vie.

« Il est bon pour moi de mourir pour m'unir au Christ Jésus, plus que de régner sur les extrémités de la terre. C'est lui que je cherche, qui est mort pour nous ; lui que je veux, qui est ressuscité pour nous. Mon enfantement approche - Pardonnez-moi, frères. Ne m'empêchez pas de vivre, ne veuillez pas que je meure. Celui qui veut être à Dieu, ne le séduisez pas, ne le livrez pas au monde. Laissez-moi recevoir la pure lumière ; quand je serai arrivé là, je serai un homme. C'est bien vivant que je vous écris, désirant de mourir. »

Et c'est dans ces sentiments que mouraient les chrétiens fervents des premiers siècles.

II. — *La mort de la Sainte Vierge*

Cela éclaire la mort de Marie. Oh ! certes, nous ne pouvons guère soupçonner la beauté de son âme au moment où elle quitta cette vie terrestre : nous ne le saurons qu'au ciel.

Mais il est certain qu'elle avait mieux que

quiconque pénétré les profondeurs du christianisme. Mieux qu'aucun disciple, elle avait médité les paroles de son Fils, telles que les rapporte S. Jean au 6e chapitre de son Evangile. Elle qui, non seulement avait mangé son corps et bu son sang au divin sacrifice de la messe, mais avait pendant neuf mois fait un seul corps avec lui, elle savait que la mort allait la mettre en possession d'un bonheur infini.

Chez nous, pécheurs, la perspective de ce bonheur est souvent troublée par le souvenir de nos souillures. Mais chez elle, aucune crainte : l'amour l'entraînait de plus en plus fort, et l'on s'accorde à dire que c'est la violence de cet amour qui détacha son âme de son corps.

Puis, très vite, ce fut la résurrection. Son corps très pur et très saint ne subit pas l'atteinte de la corruption. Il fut transformé et adapté à la vie de la gloire céleste. Et depuis ce moment, c'est le bonheur éternel au sein de la Trinité, au milieu des anges et des saints.

Celle qui avait beaucoup aimé Dieu, beaucoup souffert, et pratiqué les vertus à un degré héroïque, recevait la récompense proportionnée à son degré de charité.

III. — *Notre mort*

Il faudrait être bien peu chrétien pour que le sentiment de crainte domine quand nous pensons à notre mort :

> « Mourir signifie donc pour nous, non pas une contrainte inéluctable, mais une nécessité libératrice. Notre mort est un témoignage d'amour, un mystère de salut, une grâce de la bonté divine *(munus misericordiæ,* dit S. Augustin). Elle nous fournit la possibilité de ne plus pécher (Rom., VI, 7), de glorifier Dieu dans notre corps (I Cor., VI, 20), de rejoindre le Christ et de le posséder sans crainte de le perdre (II Cor., V, 8). Le Christ est notre vie, et la mort nous est un gain (Phil., I, 21) ». (Dom Jean Hild).

Dans ces conditions, n'écartons pas la pensée de la mort comme s'il s'agissait d'un spectre hideux, mais acceptons-la avec joie et préparons-la avec ferveur. Rappelons-nous souvent que nous serons fixés pour l'éternité dans le degré de gloire qui correspondra au degré de charité que nous aurons à ce moment-là, et que nous pouvons augmenter ce degré chaque jour par notre ferveur et nos actes méritoires. Ne perdons donc pas notre temps.

Et pensons un peu plus à *la résurrection.* Sans doute, notre bonheur sera immense dès que notre âme possédera Dieu au ciel. Mais il ne sera pas total. Tant que nous n'aurons pas retrouvé notre corps au Jugement dernier, il nous manquera tous les éléments de la vie sensible, qui tient une si grande place ici-bas. Est-ce à dédaigner ?

Nous qui, par exemple, sommes si sensibles à l'affection, et qui avons parfois tant de peine à garder notre cœur pur, disons-nous bien que le sacrifice que nous faisons ici-bas en renonçant aux joies de l'amour humain n'est pas définitif : viendra un temps où nous pourrons aimer, même sensiblement, et sans plus aucun danger, et nous trouverons dans cet amour fraternel une joie, une plénitude, une profondeur, qui surpassera incomparablement les voluptés les plus enivrantes de cette vie terrestre.

Que ce souvenir de nos fins dernières nous remplisse d'allégresse et de générosité au service du Seigneur. Qu'il nous entraîne à imiter Marie dans son amour sans cesse grandissant. Ayons même l'audace de désirer mourir d'amour, comme notre Mère du Ciel, et comme tant de saints. Oh ! sans doute, c'est la maladie ou la vieillesse qui nous conduira au tombeau. Mais si, au dernier instant, notre ferveur est si grande que notre âme se détache de notre corps dans un élan d'amour, il sera très vrai que la dernière chiquenaude, le dernier élan qui aura hâté notre mort, ne fût-ce que d'une seconde, sera un acte d'amour. Et cela suffit pour « mourir d'amour ». Et cette grâce ne s'obtient normalement que par une vie de fidélité et de ferveur grandissante.

Retenons que *le purgatoire* est anormal, même pour les simples fidèles. A plus forte raison aucune âme consacrée à Dieu ne devrait y passer. Loin d'être un acte d'orgueil, le désir d'aller au ciel tout droit s'impose à une religieuse fervente : comblés de grâces comme nous le sommes à chaque instant de notre vie, nous avons tous les moyens voulus pour expier nos fautes passées et progresser dans la sainteté.

XXI

LE COURONNEMENT DE MARIE

CONCLUSION

I. — *Marie au Ciel*

Le 15e mystère du Rosaire est le complément du précédent. Il nous invite à contempler Marie au Ciel dans sa gloire de Reine des anges et des saints, et dans sa bonté de Mère pour les pauvres pécheurs qui luttent encore sur cette terre.

Au début de cette retraite nous avons médité sur ces deux privilèges de Marie : sa royauté et sa maternité. Il suffit de vous reporter à ce que nous en avons dit.

Insistons, en ces dernières minutes, sur les *conséquences pratiques* qui découlent du rôle de Marie dans notre sanctification.

A notre époque, le souci théologique très louable de mettre de la solidité dans les études mariologiques, et d'écarter tout ce qui est fantaisiste et invraisemblable, entraîne certaines âmes à diminuer leur ferveur envers Marie. C'est regrettable. Nous aurons beau faire : nous n'aimerons jamais la Ste Vierge autant qu'elle le mérite. Jamais nous n'aurons pour elle un respect suffisant. Jamais nous n'imiterons assez ses vertus. En tout cela quelqu'un nous donne l'exemple : son divin Fils lui-même, qui a si bien imité ses vertus étant

enfant, et qui garde au ciel pour elle un respect et un amour incomparables.

Loin donc de croire que nous risquons d'exagérer notre ferveur pour Marie, sachons que nous resterons toujours en-deçà de ses mérites. Mais, vous le savez, il est bien entendu que notre dévotion pour elle n'est pas une fin dernière : elle est un moyen de mieux honorer son Fils et de mieux l'aimer.

Ayez donc une piété aussi ardente et filiale que possible pour elle. Allez toujours à Jésus par elle, priez avec elle, vivez toujours dans sa compagnie.

Et vous éprouverez à l'heure de votre mort le bonheur d'être reçu par elle à l'entrée du Paradis. S. Jean de Dieu, agonisant, se plaignait de ne pas la sentir auprès de lui. Elle lui apparut et lui dit : « Jean, il n'est pas dans mes habitudes d'abandonner à cette heure ceux qui me sont dévots. »

Et tous les saints ont toujours vu dans la fervente dévotion pour elle un gage certain de prédestination :

« Le serviteur de la Vierge est aussi sûr du Paradis que s'il y était déjà » (Abbé Guerric).

« Et si nous la servons avec un amour particulier, pourquoi ne pourrions-nous pas espérer aussi d'entrer immédiatement en paradis après notre mort, sans passer par le purgatoire ? » (S. Alphonse de Liguori).

Naturellement, cela suppose que nous collaborons de notre côté à la grâce, et que nous visons à une grande perfection dans toutes nos actions, sachant que cela nous entraîne à un grand amour de Dieu et à un grand détachement du monde : « la seule attache à une pensée inutile empêche la perfection », dit S. François de Sales.

Conclusion

Voici donc votre retraite terminée. Qu'allez-vous faire maintenant ?

Vous rencontrerez peut-être des personnes, même, hélas ! des personnes consacrées à Dieu, qui vous diront de ne pas apprécier les retraites annuelles sous prétexte qu'elles sont factices, trop éloignées de la vie habituelle. C'est comme un bain passager qui ne fait du bien que tant qu'il dure, et qui nous laisse aussitôt après avec nos souillures habituelles. Alors à quoi bon se plonger ainsi dans une atmosphère contre-nature ? Ne vaudrait-il pas mieux viser à plus d'unité ?

C'est parfaitement exact : il est anormal d'avoir une vie divisée, d'être fervent dix jours par an et tiède le reste du temps.

Faut-il en tirer comme conclusion la suppression des retraites, et faire l'unité dans la médiocrité ? Ce serait absurde. La seule solution est celle-ci : faites l'unité dans votre vie *en étant toujours en retraite.* Non pas, bien sûr, en quittant votre vocation pour vous réfugier dans une Thébaïde, mais en ayant continuellement *l'esprit de la retraite.*

Ceci est extrêmement important.

« A chaque minute nous devons sanctifier le nom de Dieu, comme s'il n'y avait pas autre chose à attendre dans le temps, comme si, à l'instant suivant, nous devions entrer dans l'éternité » (P. Garrigou-Lagrange).

A chaque action, dites-vous que ce que vous avez à faire n'est pas de balayer, de faire la cuisine, d'enseigner, etc., mais d'aimer Dieu et de l'honorer en balayant, en faisant la cuisine, etc. Ce qui est premier, ce n'est pas l'action matérielle, mais l'amour de Dieu que vous y mettez. C'est sur cela que vous serez jugées au dernier instant de votre vie.

Et c'est cela qui s'appelle avoir l'esprit de retraite. Et quand on vit de cette manière, on fait l'unité dans toute son existence, unité non dans la dissipation et la tiédeur, mais dans la ferveur et la sainteté.

Je vous conseille donc tout particulièrement de veiller à la transition entre la retraite et vos occupations courantes. Au lieu de crier tout-à-l'heure « Ouf ! » et de vous lancer au travail pour « rattraper le temps matériel perdu » — si l'on peut dire cela sans avoir l'impression de blasphémer, — veillez à ne vous remettre à votre rythme quotidien que progressivement et en gardant en votre cœur le parfum de la retraite.

C'est ainsi que vivait la Sainte Vierge, et tous les saints. C'est ainsi que vous vous sanctifierez, et que vous sanctifierez les autres.

Et dans la suite, rappelez-vous ce que je vous ai dit sur la récitation quotidienne du rosaire : le moyen le plus pratique de garder l'esprit de retraite est de le réciter chaque jour en commençant dès le matin, en le continuant au cours des travaux, et en le terminant le soir en vous endormant. « Pour le vrai chrétien, dit S. Jean Chrysostome, c'est tous les jours Pâques, tous les jours Pentecôte, tous les jours Noël ». Cela est encore plus vrai pour tous ceux qui disent leur rosaire chaque jour.

FIN

LECTURES BIBLIQUES

I
Abraham

II. — L'Alliance (suite)

Il existe donc une solidarité étroite entre tous les hommes. Si le mal que les uns commettent peut s'étendre à d'autres et les souiller indirectement, le bien que d'autres font peut aussi être la cause de salut pour les méchants, même s'ils n'appartiennent pas à la même famille, au même groupe. La justice des uns est comme une compensation de l'injustice des autres. La prière d'Abraham semble n'avoir ici qu'une efficacité partielle. Elle prépare une autre prière qui, elle, sera pleinement efficace, la prière de Jésus sur la croix : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Luc, xxiii, 34).

En la personne d'Abraham Dieu commence ainsi à lier avec l'humanité des liens d'amitié profonde, scellés par une alliance solen-

nelle. Il va, grâce à lui, créer ce peuple élu, qui sera son peuple, le peuple de la promesse et de l'alliance, peuple tout d'abord bien faible au milieu des autres peuples qui seront souvent sur le point de l'anéantir, mais peuple qui doit grandir pour englober un jour toute l'humanité.

L'alliance et la circoncision (XVII)

Dieu procède donc par étapes. Chacune de ses interventions marque un progrès. Mais ce progrès doit être préparé en ceux qui doivent en être les bénéficiaires. C'est ainsi que la naissance d'Isaac est préparée par plusieurs épisodes : un nouveau récit de l'alliance de Dieu et d'Abraham, liée cette fois à l'exigence de la circoncision, le changement des noms des parents de l'enfant, la circoncision du patriarche et des siens, une apparition divine au cours de laquelle Dieu précise ses desseins.

Le nouveau récit de l'alliance est accompagné de promesses qui ne semblent pas dépasser celles qui ont déjà été faites à plusieurs reprises. Elle est ici conclue sans aucune cérémonie, par une simple décision de Dieu qui, dans une apparition dit à Abraham :

« Marche en ma présence et sois parfait. Je mets mon alliance entre toi et moi ; je te ferai croître d'une manière extraordinaire... Oui, voici mon alliance avec toi : tu seras père d'une multitude de peuples... Je te multiplierai d'une manière extraordinaire ; je ferai naître de toi des peuples, et de toi des rois sortiront. Je mettrai mon alliance entre moi et toi, et toutes les générations de ta race après toi, une alliance perpétuelle, pour être ton Dieu et celui de ta race après toi. Je donnerai à toi, et ensuite à ta race, le pays où tu séjournes, tout le pays de Canaan, en possession perpétuelle » (XVII, 1-8).

ABRAHAM

III. — Le fils de la promesse

La naissance d'Isaac

Après avoir fait alliance avec Abraham, Dieu lui avait annoncé qu'il lui naîtrait un fils de sa femme Sara. Par là toutes les promesses allaient pouvoir être accomplies. Ce fils serait vraiment un enfant du miracle, car Sara ne pouvait plus espérer humainement avoir d'enfant et Abraham ne pensait pas qu'il pût avoir d'autre postérité, héritière des bénédictions divines, que celle d'Ismaël (XVII, 16-18).

Ce qui est impossible à l'homme ne l'est pas pour Dieu : « Sara te donnera un fils ; tu l'appelleras Isaac ; j'établirai mon alliance avec lui, une alliance perpétuelle ; et je serai son Dieu et celui de sa race après lui » (XVII, 19).

Isaac est l'enfant du sourire ou du rire. C'est la signification étymologique de son nom qui veut dire « Qu'il sourie, ou soit favorable ». Et c'est du sourire de Dieu qu'il s'agit. Mais on dirait que la Bible a voulu rassembler autour de son berceau toutes les formes du sourire ou du rire, rires de doute ou d'incrédulité, de la part d'Abraham (XVII, 17) et de Sara (XVIII, 15), rires de joie (XXI, 6) et rire des jeux (9).

C'est un sommet dans la vie d'Abraham que cette annonce de la naissance d'Isaac, reprise en deux récits qui montrent Dieu s'entretenant avec lui. Le premier, d'une théologie plus épurée, plus sobre, fait partie de celui qui rapporte l'alliance (XVII). Le second (XVIII), lié à l'annonce de la destruction des villes du Jourdain et au récit de l'intercession d'Abraham en leur faveur, est plus familier, plus concret.

Dieu y apparaît comme un voyageur avec deux compagnons, qui passent, au moment le plus chaud de la journée, près d'une tente où, sur l'invitation du maître, ils s'arrêtent pour prendre un peu de repos. Dieu est là, comme un inconnu, accueilli selon les lois de la meilleure hospitalité orientale. Peu à peu il se révèle.

Il se révèle, en proclamant tout d'abord l'impossible, puis en se nommant lui-même. Il est le maître, à la fois tout puissant et condescendant, qui daigne venir près de celui qu'il a choisi et lui parler familièrement. Il conduit sa destinée et l'associe à ses projets. L'intimité qui règne entre eux paraît surtout dans l'intercession d'Abraham, ainsi qu'on l'a déjà noté. La destruction de Sodome et des villes voisines (XIX) fait encore ressortir, par contraste, combien merveilleuse est l'attitude de Dieu, dont la puissance éclate ici terrifiante, à l'égard d'un homme humainement si faible tel que l'est Abraham.

Le don de Dieu est toujours ici-bas menacé. On voit se renouveler ici, au pays d'Abimélek, la scène qui s'est déjà passée au pays du Pharaon. Sara, qui doit être la mère de l'enfant de la promesse, et qu'Abraham fait encore passer pour sa sœur, est enlevée. Elle n'est, ici encore, délivrée que par l'intervention de Dieu, qui ne cesse de veiller sur les siens et qui sait écarter, pour accomplir ses desseins, les obstacles qui viennent d'eux-mêmes et de leurs ennemis.

La naissance d'Isaac, après tant de retards et tant d'angoisse, ne peut être qu'une source de joie profonde pour Abraham et tous les siens. Elle sera cependant l'occasion d'une séparation déchirante. Isaac est le seul héritier de la promesse, à l'exclusion de tous les autres enfants d'Abraham. Ismaël, même béni par Dieu, ne peut y avoir part. C'est le sens de cette scène pénible qui nous montre Abraham le renvoyant avec sa mère hors du pays promis au seul Isaac. Les dons de Dieu, dons de grâce, imposent souvent, pour être conservés et pleinement goûtés, des retranchements parfois cruels.

Abraham cependant se fixe de plus en plus dans le pays qu'il parcourt. Les difficultés qu'il rencontre dans ses relations avec les populations autochtones sont un peu celles que rencontreront plus tard ses fils. La Bible nous en donne un exemple, en rapportant les disputes qui s'élèvent à propos du puits de Ber-

sabée, à l'extrémité sud de la Terre Promise. Les droits d'Abraham sont reconnus. Il est bien là chez lui.

Le sacrifice d'Isaac

Abraham n'a plus rien, semble-t-il à souhaiter. Dieu l'a comblé au-delà de toute attente. Sa foi, sa confiance totale en lui a été pleinement récompensée. Mais c'est le moment que Dieu choisit pour lui imposer une épreuve décisive. Jusqu'où peut aller la foi du Patriarche ? Elle a été jusqu'à présent comme portée par les événements. Ce que Dieu avait promis s'est lentement réalisé. La foi d'Abraham a bien été éprouvée, mais par des épreuves normales. Il lui a fallu attendre, parfois longtemps ; sa patience indéfectible a toujours été récompensée.

Voici maintenant la grande épreuve, celle qui oblige à tout perdre pour tout gagner : « Prends ton fils, le fils unique que tu chéris, Isaac ; va au pays de Morya et là, sur une montagne que je t'indiquerai, tu l'offriras comme holocauste » (XXII, 2).

Une telle exigence nous déconcerte. Nous ne comprenons pas que Dieu puisse demander la mise à mort d'un être humain, vouloir qu'un père surtout immole, pour lui plaire, son propre fils.

La Bible nous a cependant appris que de tels sacrifices n'étaient pas alors chose rare ; mais elle élève précisément contre eux de véhémentes protestations, surtout quand ils sont pratiqués par des Israélites. C'est ainsi qu'on lit dans le livre de Jérémie, et comme parole de Dieu lui-même :

« Dieu rejette et repousse la race qu'il exècre. Car, c'est Dieu qui le déclare, les fils de Juda ont fait devant moi le mal..., ils ont construit le haut-lieu de Topheth dans la vallée de Ben-Hinnom pour y brûler leurs fils et leurs filles, ce que je n'ai jamais prescrit et à quoi je n'ai même jamais songé » (Jér., VII, 30, 31).

C'est pourtant ce que Dieu semble bien prescrire à Abraham. Et Abraham pouvait bien en effet voir ici une exigence divine. Tout appartient à Dieu, et c'est pour reconnaître son souverain domaine sur tout qu'on lui offrait en particulier les prémices des animaux et des fruits de la terre. Certaines religions, comme celles de Canaan et des Phéniciens mettaient les enfants sur le même plan que les petits des animaux et ils n'hésitaient pas à faire périr leurs enfants pour plaire à leurs dieux, surtout quand ils étaient à toute extrémité. C'est ce que fit Mesha, roi de Moab, quand il vit sa capitale sur le point d'être prise par les rois d'Israël et de Juda : « Il prit alors son fils premier-né qui devait régner après lui et l'offrit en holocauste sur le rempart » (III Rois, III, 27).

Dieu semble donc tout d'abord exprimer la même exigence que les dieux païens. Mais on verra, par le dénouement du récit, qu'il n'en est rien. On peut même dire qu'il se dégage de celui-ci une véritable protestation contre les sacrifices d'enfants tels qu'ils se trouvaient pratiqués en Canaan. Si la législation mosaïque demande encore, au nom de Dieu : « Tu me donneras ton fils premier-né » (Exode, XXII, 29), un autre texte précise : « Tu rachèteras tous les premiers-nés de l'homme parmi tes fils » (XIII, 13).

Rien cependant, dans le récit, ne tend à faire deviner à Abraham les intentions dernières de Dieu. Il se trouve simplement en présence d'une demande qui exige l'immolation de l'enfant à l'existence duquel la réalisation des promesses est totalement subordonnée. C'est donc la grande épreuve, et décisive, de la foi d'Abraham.

C'est aussi le triomphe de cette foi. Peu de pages sont aussi émouvantes que celle où nous lisons les préparatifs, les préludes et l'exécution de ce sacrifice. Tout est dit en mots très simples, on dirait presque froids. Mais il s'en dégage une émotion d'autant plus intense qu'elle est plus discrète.

Les Pères n'ont pas eu tort de comparer ce sacrifice, bien qu'il n'ait pas été accompli, à celui du Christ. La Bible, en identifiant, au livre des Chroniques, la colline du sacrifice d'Abraham et celle où devait s'élever le temple (II Chr., 3), semble marquer aussi un lien entre ce sacrifice et ceux du Temple. Tous ces sacrifices semblent en effet comme s'appeler et se compléter l'un l'autre.

Abraham ne devait pas immoler son fils. L'appel qui lui est adressé ne sert qu'à montrer à quelle hauteur doit s'élever sa foi, et, pareille à la sienne, la foi de tous ceux qui veulent vraiment servir Dieu. Les sacrifices de l'Ancienne Loi ne pouvaient être pleinement agréables à Dieu ; ce n'étaient que de pauvres sacrifices de substitution, incapables de traduire pleinement l'hommage qui lui est dû. Un jour devait venir où un autre Père offrirait, et cette fois réellement, son Fils en sacrifice ; mais ce moment unique aurait été préparé par tous les sacrifices demandés aux hommes ; il pourrait venir parce que la foi d'Abraham et de ceux que Dieu devait appeler après lui aurait rendu l'humanité capable d'en percevoir les fruits.

La mort et l'ensevelissement de Sara

Par sa foi totale, Abraham avait mérité de se voir définitivement confirmer toutes les promesses qui lui avaient été faites (XXII, 15-18). Une postérité lui était assurée qui, bénie de Dieu, se multiplierait à l'infini. Il serait vraiment un modèle et une source de bénédiction pour tous les peuples. Il ne restait plus qu'à lui assurer la possession du sol sur lequel il n'était encore qu'un hôte de passage. Déjà il pouvait revendiquer la propriété des puits qu'il avait creusés ; mais cela ne le fixait pas encore au sol, ne lui donnait nul droit définitif sur une parcelle quelconque de celui-ci.

L'occasion d'y acquérir une propriété stable, première ébauche et point de départ d'une